

Laval théologique et philosophique



MOREAU, Denis, *Deux cartésiens. La polémique entre Antoine Arnaud et Nicolas Malebranche*

Sylviane Charles

Volume 56, numéro 2, juin 2000

Esthétique et théologie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/401312ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/401312ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Charles, S. (2000). Compte rendu de [MOREAU, Denis, *Deux cartésiens. La polémique entre Antoine Arnaud et Nicolas Malebranche*]. *Laval théologique et philosophique*, 56(2), 391–394. <https://doi.org/10.7202/401312ar>

et introduites de manière intelligente. Autre point de détail, l'auteur commet manifestement un contresens lorsqu'il affirme que « la vie esthétique, hétérogène à la vie éthique, se caractérise par le choix [...] » (p. 58).

Voilà en somme un ouvrage fort utile, bien fait, qui constitue une belle porte d'entrée pour celui ou celle qui voudrait explorer l'univers fascinant de Kierkegaard.

François NAULT
Université Laval, Québec

Georges MINOIS, **Le Diable**. Paris, Presses Universitaires de France (coll. « Que sais-je ? », 3423), 1998, 128 p.

Création de la « littérature apocryphe apocalyptique » juive (p. 19), le diable se serait peu à peu imposé dans le christianisme et dans l'islam. Typique des religions monothéistes, il est omniprésent dans le Nouveau Testament. La théologie médiévale s'en est emparé pour échapper à l'embarras d'un Dieu bon et tout-puissant qui admettrait le mal. Personnage tour à tour gênant et séducteur, Satan a de nos jours tendance à se réfugier dans le cinéma, les rites populaires et dans le virtuel. Défiant tous ses avocats, il a tôt fait de devenir une structure mentale ou un mythe récurrent. « Le diable, conclut l'auteur, discrètement relégué par les théologiens contemporains au rang d'accessoire douteux, semble commencer une nouvelle et double carrière : dans les sciences humaines et dans le circuit commercial, prêt à recycler toutes les notions traditionnelles pour les revendre sous un nouvel habillage. Il semble bien que le diable, qui a su s'adapter à toutes les cultures et à tous les changements de mentalité, ait encore de beaux jours devant lui. Comme Dieu, s'il n'existait pas, sans doute faudrait-il l'inventer » (p. 120). Docteur en histoire et docteur ès lettres, Georges Minois paraît davantage compiler les nombreux travaux parus depuis un siècle sur le sujet (cf. la bibliographie) que faire œuvre originale. Même présenté à titre d'ébauches mythiques, l'arrière-plan babylonien et égyptien ne convainc guère (p. 3-10). Il s'agit d'une présentation trop linéaire d'une thématique autrement complexe. Notons en passant que les textes de Nag Hammadi datent, non pas du I^{er} siècle, mais plutôt des II^e-IV^e siècles de notre ère (p. 28).

André COUTURE
Université Laval, Québec

Denis MOREAU, **Deux cartésiens. La polémique entre Antoine Arnauld et Nicolas Malebranche**. Paris, Librairie Philosophique J. Vrin (coll. « Histoire de la philosophie », *Nouvelle série*), 1999, 354 p.

La polémique dont traite cet ouvrage a pour origine la rédaction en 1679 du *Traité de la Nature et de la Grâce* par Nicolas Malebranche. On attribue habituellement à un élément psychologique ou caractériel la longueur et la véhémence de la dispute épistolaire et livresque qui a eu lieu de 1683 à 1694 entre les deux hommes : une déception théorique initiale se serait envenimée à cause de la déception affective de leur amitié ruinée, et une fois ce côté caractériel ôté, il ne resterait rien qui justifie une opposition si marquée. Le but de cet ouvrage en revanche est de « faire confiance » aux deux hommes pour ne pas croire qu'une telle dispute ait pu n'être que l'effet de leurs humeurs contrariées : « Postulant qu'ils avaient eu raison de s'affronter parce qu'ils avaient des raisons de le faire, on a fait l'hypothèse que cette polémique repose sur de réels et profonds désaccords, qu'il faut mettre au jour, ainsi que les oppositions qui les fondent. Un espoir accompagne cette volonté de *faire confiance* : une fois le travail accompli et les textes lus, on verra que cette polémique vaut

mieux que sa réputation de pugilat entre religieux atrabilaires ; qu'elle constitue, dans tous les sens du terme, une explication philosophique » (p. 16). Ce que Denis Moreau montre avec brio, dans un ouvrage à la fois érudit et simple, en tout cas jamais lassant et non exempt d'humour, qui brosse l'esquisse de toute la fin du XVII^e siècle à travers les deux figures antagonistes d'Arnauld et de Malebranche.

Contrairement à ce que la tradition a retenu, à savoir la querelle dite « des vraies et fausses idées », l'auteur montre que c'est la question de la théodicée, et au fondement de celle-ci la conception malebranchiste de la prédominance de l'entendement sur la volonté en Dieu, qui constitue le point nodal de l'opposition entre les deux hommes. Arnauld ne conçoit, quant à lui, aucune distinction entre les attributs divins, et *a fortiori* aucune supériorité de l'un sur l'autre. À partir de ce point de départ, l'originale et certes non orthodoxe théodicée de Malebranche étant exposée en détail, se reconstitue point par point tout le maillage de la dispute entre Malebranche et Arnauld. L'enjeu ? La conception de Dieu et le rapport de la philosophie à la religion, mais également la fidélité à l'héritage cartésien. Car ce n'est pas la moindre originalité de cet ouvrage que d'explorer la *philosophie* d'Antoine Arnauld, et ce même si l'auteur finit par montrer que cette philosophie n'est pas une construction originale propre à Arnauld, mais une fidélité toute simple au cartésianisme. En négatif se distingue très clairement de ses critiques contre Malebranche — et de là presque exclusivement, d'où l'intérêt de cette étude — une conception réellement philosophique, que Denis Moreau retrace en restant toujours fidèle aux textes et en prenant garde de ne pas se laisser aller à l'extrapolation. Le résultat est incontestablement convainquant : au terme de l'ouvrage, on comprend pourquoi, de Malebranche ou d'Arnauld, le vrai cartésien, c'est Arnauld. D'où la justification du titre de Denis Moreau (*Deux cartésiens*) : sur la question de la puissance de Dieu et de son rapport à la sagesse et à la volonté divine, comme sur le rapport entre philosophie et religion, sur l'univocité de l'être, sur la providence, sur la vérité des idées, sur la forme proprement philosophique et la méthode, sur la liberté divine, sur les limites de notre connaissance des desseins divins, sur tous ces points, ce sont deux reprises de Descartes qui s'opposent. L'une se révèle la plus conforme à Descartes dans la tentative de ce dernier d'élaborer une philosophie chrétienne : c'est la lecture d'Arnauld, à travers qui on relit alors un Descartes quelque peu différent de celui que nous a légué la tradition ; tandis que Malebranche, pour sa part, poursuit les intuitions du maître dans des voies résolument étrangères aux siennes et fait, par là, œuvre d'interprétation : « Le « cartésianisme de Malebranche » est un cartésianisme d'inspiration, non pas d'adhésion. Mais pour Arnauld, c'est le schème de la reprise ou de l'acceptation qui s'impose » (p. 309).

Deux principes sont absolument inacceptables aux yeux d'Arnauld dans la théorie de Malebranche : la vision en Dieu, et l'occasionalisme. Autant dire que ses critiques s'attachent à la substance même de la philosophie du Père de l'Oratoire. Arnauld ne peut concevoir, tout d'abord, que la méthode philosophique « méditative » soit seule garante (et garante suffisante) de la vérité. Pour lui, la certitude subjective ne peut suffire à assurer comme vraie une théorie philosophique, et surtout pas une théorie de théologie rationnelle. À tout instant, l'esprit peut s'abuser lui-même et se faire croire par vanité qu'il a atteint la certitude (on trouve dans ces pages d'intéressants éléments sur la conception arnaldienne de la foi et du subjectivisme de certains miracles), d'où le reproche adressé à Malebranche d'avoir une confiance excessive en lui-même, et de ne pas recourir suffisamment au dialogue philosophique — dialogue dans lequel il entraîne ce dernier bien malgré lui en lui adressant publiquement ses critiques. Malebranche toutefois ne peut accepter ce reproche car il fonde sa théorie de la vérité sur le dialogue direct du philosophe à la Sagesse divine, comme dans ses *Méditations chrétiennes et métaphysiques* où l'interlocuteur de Malebranche n'est autre que le Verbe lui-même. C'est la vision en Dieu qui permet cette certitude de pénétrer les desseins divins : toutes les vérités sont en Dieu et c'est Dieu lui-même qui éclaire nos esprits, de sorte que le critère

du clair et distinct suffit à discriminer entre idées vues en Dieu et idées de notre imagination. Pour Arnauld en revanche, la thèse de l'univocité de la connaissance entre l'homme et Dieu est intenable, et c'est pourquoi il commence par attaquer le *Traité de la nature et de la grâce* de Malebranche par ce biais, en écrivant les *Vraies et fausses idées* : « C'est parce que les idées qu'il a sont en Dieu et sont comme les modèles, exemplaires ou archétypes des créatures, que le philosophe malebranchiste se permet d'évaluer les ouvrages de Dieu, et de porter un jugement sur la valeur de la conduite divine. Prouver, comme Arnauld tente de le faire, que la nature de nos idées est telle qu'elles (ne) sont (que) des modifications de notre esprit, c'est bien montrer qu'elles ne sont pas en Dieu, et qu'il n'y a pas de co-idéation obligée entre Dieu et moi dans un acte de connaissance » (p. 154).

Fort de l'attaque portée par son ouvrage, Arnauld peut alors aller au cœur de ce qui est à ses yeux le plus véritablement dangereux : c'est que le Dieu de Malebranche est impuissant, du fait qu'il n'agit dans le monde que par volontés générales et non par volontés particulières (occasionalisme). Ainsi Dieu « permet » le mal comme s'il ne pouvait l'empêcher parce que, prétend Malebranche, il ne veut pas seulement le monde le plus parfait, mais aussi le monde créé avec les voies les plus simples : or le monde qui représente le meilleur compromis entre perfection de chaque détail et simplicité (donc généralité) des voies est le nôtre. D'où une reconnaissance de l'existence réelle du mal physique qui était extrêmement novatrice de la part de Malebranche, et qui était tout simplement inacceptable du point de vue de la théologie traditionnelle. La question de la théodicée, en effet, a pris depuis les pères du christianisme la forme d'une négation de la réalité du mal, comme le rappelle l'auteur : le mal n'est que l'absence de bien, ou encore le fond nécessaire pour faire « ressortir » la beauté et la bonté des choses que l'on ne pourrait sinon reconnaître, apprécier et rechercher. Mais Malebranche accorde une existence réelle au mal et, de surcroît, ne justifie pas ce mal par rapport au bien général, mais seulement par la nécessité pour Dieu d'agir par volontés générales. Cette théorie, comme l'ont mis en évidence les critiques adressées par Arnauld à son ancien ami, revient à nier la toute-puissance tout autant que la liberté divine, et à retrancher Dieu du monde. Le monde ne fonctionne presque plus, dès lors, que par les lois mécaniques de la nature (le cas des miracles pose problème à Malebranche, cela va de soi, et le conduit à modérer quelque peu ses affirmations) : c'est pourquoi ses successeurs ont pu se contenter de ne garder que ces lois de la nature pour expliquer le monde, et supprimer complètement ce vestige de christianisme dans la philosophie qu'était encore le Dieu de Malebranche, dont la foi pourtant était sincère. En revanche, le mécanisme maintenu par Arnauld au niveau intra-mondain ne s'oppose pas au maintien d'une providence divine générale, qui fait que Dieu agit et se rend aimable dans tous les événements particuliers du monde. Et quoique ses desseins nous restent insondables, parce que précisément nous n'avons pas accès à sa Sagesse, la foi nous oblige à en postuler l'existence. Or, comme le propose Denis Moreau, cette conciliation du mécanisme physique avec une téléologie divine, qui caractérise la position d'Arnauld, peut bel et bien être vue chez Descartes aussi. Malebranche à l'inverse laisse entendre clairement, et avec certitude, que Dieu n'a aucun dessein caché : la providence s'en trouve niée, ou réduite à tel point que seules semblent agir réellement dans la nature les lois immuables instaurées à la création du monde.

Ce sont ces conséquences de l'interprétation malebranchiste de Descartes qui semblent avoir été bien vues par Arnauld qui a tout fait, durant les onze années de polémique qui ont l'ont opposé à Malebranche (polémique qui aurait sans doute continué si la mort d'Arnauld ne l'avait pas arrêtée là), pour discréditer les théories à ses yeux hautement dangereuses de l'occasionalisme et de la vision en Dieu de l'Oratorien. Malebranche se présente en effet, rétrospectivement, comme le maillon intermédiaire de la logique menant du mécanisme de Descartes au déisme puis à l'athéisme du XVIII^e siècle. Cette logique aboutissant à la ruine du christianisme en philosophie s'est d'ailleurs objectivement jouée dans les vingt dernières années du XVII^e siècle : la querelle Arnauld-Malebranche,

cela se comprend à la lecture, en a finalement été un facteur déterminant. Historiquement, c'est la lecture malebranchiste de Descartes qui a vaincu. Mais l'on peut penser avec Denis Moreau que la possibilité de l'existence d'une philosophie chrétienne serait restée intacte si Arnauld était parvenu à discréditer Malebranche aux yeux du public. L'ouvrage montre qu'il est peut-être parvenu à le réfuter théoriquement (quoique cela n'ait pas été reconnu), et que tout, jusqu'au style apparemment très désordonné d'Arnauld, est la preuve d'une stratégie délibérée et extrêmement intelligente de réfutation philosophique de sa part : tout était là pour que la théorie de Malebranche soit affaiblie, ce qui n'a pourtant pas été le cas. Si Arnauld avait convaincu les philosophes de son époque que la lecture malebranchiste de Descartes était tronquée, on peut légitimement penser que la face du XVIII^e siècle, et la postérité continue jusqu'à nous de sa vision « éclairée », aurait été autre. L'une des hypothèses fortes sur lesquelles s'achève cet ouvrage est donc celle qui veut que si l'on avait compris Descartes comme Arnauld, le déisme puis l'athéisme puis, finalement, le mécanisme définalisé qui a miné de l'intérieur notre modernité n'auraient pas existé : à la place, il est fort probable que le finalisme aurait continué à avoir sa place dans les conceptions philosophiques et, avec lui, la providence divine et le don d'un sens intrinsèque au monde et à l'existence. Une lecture différente de Descartes, celle d'Arnauld, n'en ferait ainsi pas le père de tous les maux de la modernité.

C'est à ce dialogue impliquant en fait trois grandes figures, et révélant leur pensée, que nous sommes conviés par la lecture de cet ouvrage. Truffé d'intuitions géniales et d'hypothèses restant d'ailleurs encore à explorer, ce premier livre de Denis Moreau, qui est en fait sa thèse de doctorat, promet d'être incontournable pour quiconque s'intéresse à l'histoire ou à l'avenir de la modernité.

Syliane CHARLES
Université d'Ottawa